

Faits d'actualité

G. P.

Volume 40, numéro 1, 1972

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1103744ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1103744ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

HEC Montréal

ISSN

0004-6027 (imprimé)

2817-3465 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

P., G. (1972). Faits d'actualité. *Assurances*, 40(1), 93-95.
<https://doi.org/10.7202/1103744ar>

1837, Mgr Bourget écrivait à un de ses curés : il ne faut pas enterrer en terre sainte les rebelles tués l'arme à la main, lui, Paul, archevêque de Montréal, affirme simplement : il faut aider ces gens arrêtés et leurs familles sans essayer de juger.

Faits d'actualité

par

G. P.

93

I — Le pédantisme et l'humain en instruction

Dans un discours prononcé sous les auspices des William T. Beadles Lectures 1971, Monsieur Peter F. Drucker a affirmé ceci : « *And every school master in the past knew that only one out of every ten of his students learned anything at all.* » Monsieur Drucker est familier de ces observations percutantes. Mais a-t-il vraiment raison de s'exprimer ainsi ? Nous ne le croyons pas, même si nous pensons que l'on doit faire l'impossible pour que le plus grand nombre tire le maximum de son passage à l'école. Ceux qui se plaignent amèrement de leurs années de formation doivent s'en prendre à eux d'abord, plus qu'au système. Certains de leurs maîtres n'étaient pas à la hauteur, mais s'ils n'ont rien obtenu de leur passage à l'école qu'un profond ennui, c'est qu'ils n'ont pas su ou voulu faire l'effort personnel nécessaire. Qu'à une époque, où il n'y avait presque aucun matériel pédagogique, certains n'aient pas tiré de l'enseignement tout ce qu'ils auraient pu, cela s'explique. Mais affirmer que neuf élèves sur dix n'en ont rien obtenu, c'est une mauvaise plaisanterie qu'un homme comme Peter F. Drucker ne devrait pas se permettre. Il a raison de dire que la formation véritable commence au moment où l'on sort de l'école, mais auparavant il y a une période préparatoire extrêmement importante. C'est vraiment après ses études qu'on tire le maximum de ce qu'on nous a appris. Or, ce que l'on nous enseigne — si on a bien voulu ne pas se fermer — c'est justement une méthode de travail, une manière d'apprendre que donnent les années passées à l'école de quelque niveau qu'elle soit. Il n'y a pas de paresseux, il n'y a pas de cancrès, affirme Monsieur

94 Drucker, il n'y a que des gens en qui on n'a pas su faire jaillir l'étincelle. Je veux bien, car tel cerveau lent s'accélère quand il attaque les matières qui l'intéressent et tel autre s'éveille quand un maître ouvre toutes grandes les portes de la curiosité. Il faut voir avec quel respect André Maurois parle de son maître Alain qui lui a rendu ce service. Je pense que l'effort doit avant tout porter sur la formation des maîtres, plus que sur les programmes. Depuis toujours, il en a été ainsi. On a construit dans notre province un nombre très grand d'écoles. C'est bien. Leurs portes sont largement ouvertes au plus grand nombre. On a institué un régime permettant de passer librement d'une discipline à l'autre. Mais le succès de toutes ces réformes repose essentiellement sur la qualité de l'enseignement. On ne saurait trop le répéter. Si à la manière dont on le traite maintenant, malgré ses rodomontades, ses protestations, ses contestations et ses mouvements d'humeur, le maître ne parvient pas à être un bon professeur, ce sera sa faute car on met tout à sa disposition pour lui permettre de l'être. S'il ne le devient pas, ce sera sa propre faillite et celle du régime. C'est cela qu'il faut dire simplement et non dans ce jargon où il est question de méthodes « behavioristic, cognitive, child-centered or discipline-centered », qui ne sont que des modalités d'une formation, celle de l'humain. Personnellement, je déteste ce pédantisme, même s'il nous vient d'un milieu qui, cependant, s'est rapproché de la vie comme l'a fait The American College of Life Underwriters. C'est lui qui a créé les « William T. Beadles Lectures » pour honorer un excellent éducateur et qui, auparavant, a fait beaucoup pour former ceux qui se destinaient à l'assurance sur la vie et à sa vente rationnelle : exemple excellent de cet enseignement professionnel qui complète l'autre.

II — Le Centenaire de la Guarantee Company of North America

Fondée en 1872, cette compagnie canadienne vient de doubler le cap du centenaire. A ses origines, on trouve le nom d'un homme d'affaires très connu à Montréal et, en particulier, dans les milieux ferroviaires : sir Alexander Galt¹. A côté de lui, il y a Edward Rawlings, le technicien qui, après avoir fait pénétrer au Canada l'assurance dit de « garantie », c'est-à-dire vol, détournement de fonds, etc., pour le compte d'autres, pense que le temps est venu de créer au Canada une société nouvelle. Et c'est ainsi qu'un jour d'avril 1872, elle commence ses opérations sous le nom de Canada Guarantee Company, avec un

capital autorisé de \$100,000 et payé de \$15,525. C'est l'époque où le dollar a encore sa pleine valeur et où l'on croit que l'homme et la technique comptent plus que le capital disponible.

Plus tard, en 1880, le nom de la compagnie fut changé et devint Guarantee Company of North America. C'est de là qu'elle partit pour se spécialiser dans un domaine peu connu, mais où elle se fit rapidement une place importante.

Nous lui souhaitons longue vie.

¹ Né en 1817 à Chelsea, près de Londres, Sir Alexander Tilloch Galt était le fils du romancier écossais John Galt. Venu au Canada en 1835, à l'âge de 18 ans, il est commissaire de la British American Land Company de 1844 à 1855, à Sherbrooke. Il s'intéresse à la construction du Grand-Tronc; il est député de Sherbrooke presque continûment jusqu'à 1872. En 1858, il est ministre des finances dans le Cabinet Cartier-Macdonald. Il l'est à nouveau après 1867. En 1880, il devient Commissaire du Canada à Londres. Puis, pendant une dizaine d'années, il s'occupe de diverses entreprises dans le Nord-Ouest. En somme, un assez grand bonhomme sur qui s'appuient les anglophones du Bas-Canada. En quelque sorte, il en est leur porte-parole en politique durant sa carrière active. Voir dans *The MacMillan Dictionary of Can. Biography (1963)* l'excellente biographie qu'on y donne et dont nous avons, nous-mêmes, tiré cet aperçu.